

Formé à la fin des années 1980, The Dead C est l'un des secrets les mieux gardés du post-punk néo-zélandais. Souvent comparé à Sonic Youth avec lesquels ils se sont liés d'amitié, leur art-rock possède une aura impénétrable à laquelle il est difficile d'accoler des mots. Plutôt que de construire des morceaux bien enlevés dans la tradition du songwriting rock, The Dead C cherche au contraire à casser les structures et les habitudes d'écoute, créant de longues plages d'ambient-noise monolithiques dans lesquelles on navigue au radar, dans une sorte de torpeur un peu maussade. On y discerne çà et là des bribes de voix recouvertes par des guitares aux textures granuleuses et saturées, un mur de son anticipant le shoegaze – mais avec la gueule de bois et une humeur un peu misanthrope sur les bords. Il s'en dégage un sentiment de mélancolie diffuse, l'impression de traverser sous un ciel de plomb un paysage désertique où poussent seulement quelques mauvaises herbes.

THE DEAD C

Parmi leurs albums ayant fait date, on peut mentionner *Harsh 70's Reality* (1992), *Trapdoor Fucking Exit* (1993) ou *The White House* (1995), tous trois sur le label Siltbreeze. Bruce Russell, le guitariste en chef du groupe, est également essayiste et théoricien féru de post-structuralisme ; il est surtout connu pour avoir monté le label Corpus Hermeticum, qui abrita la crème du noise et du post-rock dans les années 1990. Réfractaire à tout consensus commercial, il a collaboré avec de nombreux musiciens expérimentaux, parmi lesquels Birchville Cat Motel, Lasse Marhaug, John Wiese ou Ralf Wehowsky. Le chanteur-guitariste Michael Morley, qui joue en parallèle sous le nom de Gate (après avoir abandonné à la fin des années 1980 son premier groupe Wreck Small Speakers On Expensive Stereos), est également un artiste conceptuel reconnu qui expose un peu partout dans le monde. Quant à l'immuable batteur Robbie Yeats, il joue de la batterie d'une manière encore plus primitive que Moe Tucker, entretenant l'état semi-léthargique qu'instaure la musique du groupe. Le dernier album de Dead C, *Patience*, est sorti en 2010 sur le label Ba Da Bing et le groupe sera en concert pour la première fois en France le 17 avril prochain à La Dynamo de Pantin, dans le cadre du festival Sonic Protest. Bruce Russell a eu l'amabilité de répondre à nos questions.

Votre « esthétique du bruit » a davantage à voir avec le blues et le punk-rock poussés dans leurs derniers retranchements qu'avec le harsh noise électronique, beaucoup plus brutal et agressif. Pourquoi avez-vous choisi de vous limiter à l'instrumentation rock « conventionnelle » ? Pensez-vous qu'il soit encore possible de repousser les limites d'une musique axée sur la guitare

électrique ?
La réponse à la seconde question est OUI ! Mark E. Smith a beau déclarer que c'est désormais le conservatisme qui est devenu expérimental, je n'ai jamais perdu de vue le but que je me suis fixé : créer une musique nouvelle qui s'appuie sur la guitare électrique. C'est aussi une question d'environnement, de culture. Nous avons grandi dans un minuscule bled de Nouvelle-Zélande envahi de groupes rock post-punk. Ce qui t'entoure quand tu es gamin te marque à vie. C'est notre tradition, le sillon que nous avons creusé, arrosé avec notre propre « sang impur ».
Hormis The Dead C, de nombreux groupes ont cherché à déconstruire et à subvertir la musique rock depuis le Velvet Underground. Je pense à Suicide, Mars, DNA, UT, Wire, Sonic Youth, Sun City Girls, Royal Trux, Harry Pussy, Shadow Ring, Jandek (« Hope » sur Harsh 70's Reality de Dead C me rappelle d'ailleurs beaucoup Jandek) et quantité d'autres. Vous reconnaissez-vous dans cet « arbre généalogique » ?
Oui, absolument. Pour moi, tout commence par le Velvet Underground. J'ai beaucoup d'admiration pour tous les groupes que tu mentionnes, ainsi que pour beaucoup d'autres (tu as oublié de mentionner les Stooges !). La diversité d'approches tentée par ces groupes montre qu'il existe une multitude de méthodes pour casser les codes du rock et déconstruire ses éléments de l'intérieur.
Vous vous situez également dans la lignée d'autres formations plus axées sur l'improvisation expérimentale. Je pense à AMM, Scratch Orchestra, P16D4, Smegma, NNCK Blues Band, etc. Pourquoi continue-t-on selon vous d'établir une scission culturelle entre la musique populaire et l'avant-garde

« free », alors que ces groupes ont précisément cherché à se libérer de ces carcans préétablis ?
La caractéristique principale de la musique d'avant-garde est d'être consciente d'elle-même – ce qui n'est pas le cas, par définition, de la musique populaire. Ce qui n'empêche pas une démarche « avant-gardiste » de s'appuyer sur certains éléments ou certaines figures de style de la musique populaire, tout en partant d'un point de départ différent.
Peux-tu raconter la genèse de ton label Corpus Hermeticum ?
J'ai débuté le label afin d'apporter un peu d'argent à ma famille, et de fait, j'ai vécu pendant plus d'un an grâce aux ressources économiques du label. À l'époque, il y avait de l'argent à se faire. Les disques compacts étaient un support relativement nouveau en tant que média de masse et Internet n'avait pas encore détruit le modèle du business indépendant. C'était une période fructueuse. Je voulais sortir de bons disques tout en faisant du profit. Ça a bien fonctionné pendant un certain laps de temps. Thurston Moore se montrait très généreux avec moi.
Sur le dernier album de Dead C (Ndr : un split avec Rangda, sorti sur le label Ba Da Bing), vous utilisez pour la première fois des samples et des sonorités purement électroniques. L'album de Gate A Republic Of Sadness (Ndr : le projet solo de Michael Morley, chanteur-guitariste de Dead C) utilisait également des beats électroniques et s'apparentait presque à de la dance music. Vous intéressez-vous à la musique électronique actuelle ?
Pas vraiment. Je ne m'intéresse que très peu à la « musique électronique actuelle » et je suis allergique aux « beats électroniques ». Pour ce

qui est de Gate, cela ne concerne que Michael, je ne peux pas parler en son nom. Il s'intéresse plus que moi à ce genre de choses !
Vous parsemez vos disques de références cryptiques, notamment à d'autres groupes (la pochette d'UT revisitée pour Harsh 70's Reality, le sample de Big Black sur votre dernier album...). Vous semblez aimer ce genre d'énigmes conceptuelles...
Oui, nous adorons les jeux de mots visuels et les private jokes. Nos amis musiciens aiment bien ça aussi, c'est un moyen détourné de signifier que l'on s'apprécie et que l'on s'influence mutuellement. On s'amuse toujours à cacher des indices ici et là.
Dans les années 1990, vous avez enregistré un split single avec Sebadoh. Étiez-vous liés d'une manière ou d'une autre ?
Permetts-moi de te corriger. Nous n'avons jamais sorti de disque avec Sebadoh. C'était un disque de Dead C, pastichant le style hardcore américain, que nous avons nommé en référence à Sebadoh, sachant qu'eux-mêmes venaient d'enregistrer un hommage à leurs propres racines hardcore appelé *Asshole* EP. Ils avaient sorti un disque intitulé *Sebadoh vs Helmet* – je ne me souviens pas si c'était un split LP ou quoi. Le nôtre était un hommage complexe. Je me réfère à ma réponse précédente à propos des private jokes. Même si j'ai bien rencontré par la suite Lou Barlow en 1991 à Boston, comme cela devait arriver tôt ou tard. On a pris un acide ensemble, mais j'ai découvert plus tard qu'il ne se souvenait plus trop de ce moment-là.
Vous n'avez jamais vraiment fait partie de la scène indie-rock, car votre façon de procéder, disons votre stratégie musicale, allait à rebours des conventions du rock indé. Comment expliquez-vous que vous soyez



NOUS NOUS SOMMES TOUJOURS PRÉSENTÉS FRONTALEMENT COMME UN GROUPE DE ROCK, MAIS NOTRE APPROCHE VA COMPLÈTEMENT À L'ENCONTRE DE ÇA. CE QUE NOUS FAISONS EST UNE SORTE DE CRITIQUE DU ROCK, NOUS ESSAYONS D'EN CASSER LES CODES TOUT EN UTILISANT SES OUTILS.

devenu malgré tout relativement populaire au sein de cette scène ?
C'est une bonne question. Bien plus que tout ce que je fais parallèlement en solo, The Dead C est perçu comme du « rock alternatif » ou « indie ». Nous nous sommes toujours présentés frontalement comme un groupe de rock, mais notre approche va complètement à l'encontre de ça. Ce que nous faisons est une sorte de critique du rock, nous essayons d'en casser les codes tout en utilisant ses outils. Nous avons quasiment réussi si l'on considère les moyens limités de cette musique. Nous donnons l'apparence d'un groupe de rock tout en visant quelque chose qui n'a rien à voir. Nous sommes assez mal vus en Nouvelle-Zélande, les gens nous perçoivent souvent comme un groupe de rock minable. Ces gens-là ont une façon de penser très provinciale, notre musique perturbe bien trop leurs repères.
Dans The Dead C, la voix de Michael Morley est souvent tremblotante et comme un écho lointain à l'arrière-plan... Cette façon de sous-mixer les voix est-elle intentionnelle ?
Michael chante d'une façon très particulière, ça ne fait aucun doute. Nous sommes tous les trois d'accord avec le fait que les voix sont en général beaucoup trop mises en avant dans la musique rock. Nous avons donc fait exac-

tement l'inverse en les noyant derrière un mur de guitares.
Comment expliques-tu que Bad Politics, l'un de vos premiers singles sorti en 1989 sur le label Xpressway, ait été autant reprise (par Yo La Tengo, Rogers Sisters ou Peter Dinklage) et soit devenu votre morceau le plus célèbre ?
En tant qu'auteur de la chanson en question, la seule que j'aie jamais écrite, je n'en ai pas la moindre idée. J'avais envie qu'Alan Vega en fasse une reprise. J'attends toujours que ça arrive !
Pourquoi n'avez-vous pas tourné plus à l'étranger ? Est-ce important pour vous de conserver l'aura mystérieuse de votre musique, comme s'il s'agissait d'un secret pour initiés ?
En ce qui concerne la dernière question, il y a une part de vérité là-dedans. Nous n'avons jamais ressenti le besoin d'aller au-devant du public, nous jouons avant tout pour nous-mêmes. Mais la raison principale pour laquelle nous tournons si rarement, c'est le prix rédhibitoire des billets d'avion de la Nouvelle-Zélande à l'hémisphère nord. Or, nous nous sommes fixés pour règle de n'accepter des concerts que si nous sommes correctement rémunérés. Ça ne nous dérange pas de jouer localement

pour des clopinettes, mais nous n'allons pas voyager à l'autre bout du monde pour ça.
La seule fois où j'ai vu Dead C en concert, c'était au festival ATP programmé par Thurston Moore, dans le village de vacances de Minehead...
C'était un des moments les plus fun de ma vie. Nous sommes montés sur scène juste après les Stooges. Le rêve d'une vie qui se réalisait !
Vous avez joué pendant plus de deux heures un set très statique, un paysage sonore granuleux et maussade qui déconcertait totalement le public. Avant de jouer live, décidez-vous à l'avance de ce que vous allez jouer et pendant combien de temps ou vous en remettez-vous seulement à l'improvisation ?
On se branche et on joue, point barre. Avant ce set, nous n'avions pas joué ensemble depuis plusieurs mois. Nous n'avons même pas fait de balance. Mais étant donné que nous jouons ensemble depuis plus de vingt ans, nous avons évidemment une « idée globale » de ce que nous allons faire, ça se passe toujours ainsi quand des partenaires de longue date improvisent ensemble.
Le contexte joue-t-il un rôle important quand vous jouez en live ? La réaction du public vous affecte-t-elle d'une manière ou

d'une autre ?
Personnellement, je fais abstraction du public, j'écoute juste ce que je joue et ce que je parviens à discerner de ceux qui jouent avec moi. Au-delà de ça, je suis « dans l'instant ».
En surfant sur YouTube, je suis tombé sur une vidéo live du titre « Sky » que vous avez joué de manière assez « sauvage » dans une émission de télé qui avait l'air assez mainstream, dans le style MTV. Comment avez-vous atterri là ?
Robbie (Ndr : Robbie Yeats, le batteur de Dead C) avait fait partie d'un groupe avec le présentateur. C'était un plan du label Flying Nun, qui venait de sortir une compilation CD sur laquelle nous figurions. C'était en septembre 1999 si je me souviens bien. Nous avons accepté car c'était un live en direct du studio. Quand nous avons fait la balance, le staff de l'émission s'est mis à flipper, il nous prenait pour des cinglés.
DEAD C Patience (Ba Da Bing) LASSE MARHAUG / BRUCE RUSSELL Virginia Plane (The Spring Press) noise.as